

Dimanche le 15, après un chapelet matinal, nous décampons à la hâte et atteignons bientôt le sommet de la berge sur le penchant de laquelle nous étions campés. Là une vue magnifique du pays à plusieurs lieues nous donna l'espérance de franchir dans la journée la distance de six milles qui nous séparait approximativement de la première belle rivière, appelée en montagnais Kouspagen. Nous marchions à grands pas, poussés par le danger dans un bois facile. Un ancien brûlé qui faisait route et que nous voyions au loin nous conduisit à travers un pays légèrement accidenté jusqu'au soir. Nous traversâmes plusieurs lacs et plusieurs ruisseaux complètement inconnus comme tout ce qui nous entourait et, enfin nous descendons dans une vallée profonde où nous rencontrons un lac considérable, sur les bords duquel nous campons sans avoir rencontré que nous sachions la belle rivière. Comme il ne nous restait plus que quelques livres de lard et de farine, pendant que les hommes campaient, nous allâmes pêcher sur la glace du lac, mais sans résultat; aussi fûmes nous convaincus que lorsque nous n'aurions plus que la pêche des lacs pour moyen d'alimentation nous pourrions manquer de tout.

CE QU'IL NOUS RESTAIT DE VIVRES.

 A question des subsistances, de toutes celles qui se présentent dans une exploration à travers un pays aussi difficile que celui que nous traversions, mérite certainement la plus haute considération. Toute la région des hauteurs que nous avions parcourues était pauvre en gibier; pendant plus de 15 jours nous n'avions pas brûlé une amorce. Nous n'avions pas aperçu l'aile d'une perdrix ou le pied d'un lièvre. D'un autre côté y eût-il du gibier, la saison des premières neiges n'était pas faite pour nous permettre de le chasser. Les caribous et les orignaux dont nous avions vu quelques pistes ne pouvaient certainement pas se courir avec un pied de neige, et nous en étions réduits à nos propres ressources. Pas le moindre fruit dans la forêt; au contraire tout n'était partout que froid, que neige et que pluie. Quelles que soient les misères du bois, elles sont facilement surmontées, du moment que les rations, sont suffisantes. Mais retranchez les rations, et dans quatre jours le meilleur homme, dans le plus beau bois, durant la plus belle saison, sera dans un état voisin de l'inanition. A plus forte raison les conditions très-défavorables dans lesquelles nous nous trouvions

devaient-elles nous faire tout craindre de l'épuisement des vivres.

Aussi, dans le but d'éviter un résultat aussi fâcheux, avions-nous depuis douze jours supprimé le repas du midi. Le déjeuner avant le départ et le repas du soir avaient suffi. Malgré cela, nos approvisionnements s'épuisaient, et il fallut même diminuer la ration de chaque repas. Notre cuisinier voyant où nous en étions, veillait à l'économie la plus stricte, et rien de ce qui pouvait nourrir n'était perdu.

En résumant la situation, nous avons franchi à peu près les trois-quarts de la route, mais nous avons épuisé la presque-totalité des vivres. Voyons plutôt; au départ nos approvisionnements étaient comme suit:

Lard salé.....	300lbs.
Biscuit	450lbs.
Thé, sucre, pois, etc.....	60lbs.
Farine.....	75lbs.
Tentes, cuisine, bagage, etc..	125lbs.
	<hr/>
	1000lbs.

Aujourd'hui, après 25 jours de marche, il ne nous restait plus que les approvisionnements qui suivent, et nous ne savions pas la distance qu'il nous restait à franchir.

Lard salé.....	5lbs.
Grain de biscuit.....	5lbs.
Thé	$\frac{1}{2}$ lb.
Farine.....	15lbs.

25 $\frac{1}{2}$ lbs.

Telles étaient nos ressources lorsque nous nous mîmes en marche, lundi le 16, en recherche de la première Belle Rivière dont nous espérons notre salut. Mais une fois sur cette rivière, quelle distance avions-nous à franchir avant d'arriver à la rivière des Aulnets? Nous l'ignorions. Pourrions-nous descendre le courant sur des radeaux, ou nous faudrait-il suivre le cours de la rivière le long de ses berges abruptes et jonchées d'obstacles? Nous l'ignorions encore. Quelle distance nous séparait de cette Belle Rivière qui devait nous guider aux premiers établissements? Nous l'ignorions toujours. Pis que cela, nous ignorions s'il y avait des établissements à l'embouchure de la rivière des Aulnets, et plus d'une fois pendant ces longues soirées du bivouac, où nous envisagions les probabilités de notre délivrance, nous entendîmes l'assertion non contredite que nous ne rencontrerions très-probablement les premières habitations que sur les bords du lac St. Jean. En un mot, nous avions devant nous la perspective de dix jours de